

Chapitre 1

À la recherche du passé...

Sylvain errait dans les ruelles du vieux Paris, celui qui n'était pas encore bouleversé par les ouvriers du vieux Baron, celles laissées à l'abandon où se réfugiaient toutes sortes de gens égarés dans leur misère, sans travail, des gueux, des soldats réformés, anciens francs-tireurs, que la guerre avait rendus exsangues et qui squattaient, tant bien que mal, les masures laissées vacantes par leurs anciens occupants relogés dans de plus vastes demeures.

Ce Paris de 1878, Sylvain le découvrait, abasourdi. Comment pouvait-il se rappeler ces rues, ces monuments grandioses, et ces tristes ruelles, lui qui n'y avait vécu que quelques mois après sa naissance, abandonné par cette femme qu'il recherchait en vain depuis plus d'un mois ? Il avait quitté le domaine de Ballore, un beau matin, laissant Toinon attendant son éventuel retour. Il devait bien le reconnaître, malgré toutes ses investigations, il n'avait pu réussir à trouver un seul quidam acceptant de l'aider ou même, ayant connu cette Nicole Michelet, sa mère. Aucun de ceux interrogés ne daignait le renseigner correctement. Allait-il devoir renoncer ? Devait-il reprendre le chemin du retour afin de revenir près de ceux qui l'avaient accepté comme l'un des leurs ? Il est vrai qu'il l'était bien. Un Berthier de la Fare, comme eux, comme Toinon, comme tous ses cousins et cousines dont il avait si peu refait connaissance au lendemain de son séjour dans les mines de Blanzy. Un moment, la

nostalgie de ces curieux moments vécus auprès de cette famille avait failli lui faire renoncer à cette recherche stérile mais il avait tenu bon. Il devait la retrouver, coûte que coûte, pour sa propre tranquillité d'esprit.

Ce matin-là, attablé depuis une petite demi-heure au comptoir en zinc d'un vieil estaminet du quartier des Halles, il venait de rencontrer un drôle de gars ayant entamé la conversation comme s'ils se connaissaient depuis toujours. En effet, ce dernier lui avait adressé la parole, abruptement, sans que Sylvain ne s'y attende.

— Dis-moi mon gars, j'te connais toi ? Tu es de par ici ? Il me semble bien t'y avoir déjà vu ?

— Non monsieur, vous devez faire erreur, je ne suis pas parisien ou, tout du moins, je ne le suis plus, depuis bien longtemps. Il est vrai que je traîne dans ce quartier depuis pas mal de temps...

— Ah bon ! Que veux-tu dire par je ne le suis plus... Tu l'as donc été un jour ?

— Par la naissance, oui. Je suis né, en effet, à Paris dans le vieux quartier Saint-Eustache, paraît-il...

— Saint-Eustache dis-tu ? Ah... ça me rappelle de drôles de moments mon gars. J'étais encore jeune alors, je faisais partie d'une bande. Bah... Tous ceux que j'ai connus sont entièrement dispersés à droite ou à gauche et souvent en taule mais, nous leur en avons fait voir aux cognes, ça oui !

— Vous étiez dans une bande de malfrats ? Vous allez peut-être alors pouvoir me renseigner. Je recherche justement quelqu'un qui était dans une de ces bandes, bien avant la guerre contre la Prusse, je dirais même beaucoup plus avant... Dans les années quarante-huit ? Est-ce que vous étiez déjà dans cette... bande à cette époque ?

— Pour sûr mon gars que j'y étais... Et comment ! Tu n'as sans doute jamais entendu parler du Bourguignon, tu es bien trop jeune... Ben mon gars tel que tu me vois, moi, Ernest Carré, je faisais partie de sa bande à ce vieux bougre, l'est mort paraît-il, paix à son âme, fit le vieux en se signant. Moi j'ai fait de la taule, reprit-il, mais on m'a relâché voici six mois de ça, parce que j'avais fini mon temps et que je me comportais bien, qu'ils ont dit...

— C'est le ciel qui m'a mis sur votre route, m'sieur Carré. Je recherche une des filles qui turbinait autrefois sur le carreau : « Nicole » qu'elle s'appelait.

— La Nicole... Euh... Attends, ne me dis pas que c'est la Michelet que tu recherches, j'connais point d'autres Nicole par ici ?

Le cœur de Sylvain venait de se mettre à battre la chamade. Avait-il bien entendu ? Ainsi tombait-il par hasard sur l'un des anciens lieutenants de son père, qui connaissait sa mère. Il fallait y aller doucement, ne pas le heurter et surtout ne pas lui dire tout de suite ce que représentait Nicole pour lui. Que se passerait-il si, d'emblée, il la nommait ? Il pourrait très bien se rétracter et ne plus rien vouloir lui apprendre par égard pour elle. Était-elle seulement encore vivante ? Si oui, où se cachait-elle ? Comment la reconnaîtrait-il ? Il était passé à la mairie de l'arrondissement dont dépendait Saint-Eustache, comme le lui avait suggéré Toinon avant son départ. Cela n'avait rien donné, c'était donc qu'elle était encore vivante... Nicole Michelet demeurerait inconnue des services de l'administration. Il ne savait pas si c'était bon ou mauvais signe. Voilà que ce vieux forban lui faisait voir l'avenir différemment.

— Ben... faut voir... Est-ce que vous la connaissez ?

— Si je la connais ? Un peu mon gars que je la connais, c'te vieille bourrique de Nicole... Ah ben ça alors, et pourquoi que tu la recherches la Nicole ? Que lui veux-tu à c'te vieille folle ? Si t'es un cogne j'te dis rien, j'sais rien.

— Est-elle encore dans le coin, m'sieur Ernest ? Je la recherche pour des raisons qui me sont propres... C'est personnel. Non, je ne suis pas de la police, rassurez-vous...

— Tiens alors, bois un coup à ma santé mon gars moi, j'm'en vais rentrer car ma bourgeoise va m'attendre à coups de gourdin, crois-moi te marie pas... La Nicole, ben..., si elle n'est pas complètement saoule, comme à ses habitudes, tu la trouveras sans doute à fureter aux Halles. Elle y fait toujours un peu son commerce... bien qu'elle ait largement dépassé l'âge de turbiner... Mais, surtout, elle y ramasse de quoi se nourrir... Va, ce n'est pas une mauvaise fille, mais quand elle a bu, crois-moi, ce n'est pas beau à voir.

Sylvain ne s'attendait certainement pas à cela. Ainsi sa mère était-elle encore bien vivante, devenue entre-temps une vraie loque humaine. Comment allait-il s'y prendre ? Il ne pouvait décemment se faire passer pour un client. Leur différence d'âge ne pourrait manquer de faire s'interroger les autres filles certainement bien plus jeunes travaillant aux portes des bouges du quartier. Il ne pouvait non plus avouer à cet Ernest qu'il était le fruit des amours passés du Bourguignon et de cette Nicole. Ce dernier lui aurait ri au nez, n'en croyant pas un traître mot. Il allait se débrouiller, dans un premier temps, observer cette femme. Comment pourrait-il la reconnaître ? Jamais il n'avait eu une image d'elle. Il ne savait même pas si elle était brune, blonde, rousse ou tout simplement désormais grise comme pouvait l'être une vieille femme.

— Dites-moi encore, m'sieur Ernest avant de partir... Comment je vais pouvoir la distinguer ?

— Ben, ça alors, je croyais que tu la connaissais ? Que me chantes-tu là, pourquoi que tu ne pourrais pas la remettre ? Elle n'a guère changé, toujours avec sa vieille jupe grise, son caraco bleu canard et son châle aux multiples fleurs exotiques. Hiver comme été, elle se balade ainsi, sauf que, parfois, elle rajoute dans ses bons jours une fourrure de renard qu'elle a dû trouver dans des rebuts il y a bien longtemps de cela... Bah... Tu ne pourras pas la manquer, c'est la plus vieille et la plus moche des filles des Halles...

— Vous savez, il y a tellement longtemps que je ne l'ai vue, mentit Sylvain, pour donner le change. Merci pour cette description m'sieur, portez-vous bien.

— Pas de quoi mon gars, j'me demande ce que tu lui veux à la Nicole mais bon, t'as l'air honnête et franc du collier... Ce n'est pas pour lui faire un mauvais coup au moins ?

— Rassurez-vous, je n'ai aucune mauvaise intention envers elle, bien au contraire...

— Bizarre tout de même, tu me rappelles quelqu'un, j'n'arrive pas à savoir qui.

— On me dit souvent que je ressemble à tout le monde... En tous les cas merci encore pour votre aide.

Ernest quitta la gargote, en bougonnant. Sylvain paya rapidement son dû au cabaretier et reprit sa route. Lui aussi était soudainement pressé. Il ne fallait surtout pas la manquer. Le soleil venait de se lever haut dans le ciel de ce matin parisien. Depuis qu'il avait quitté Ballore, c'était bien la première fois où le ciel était bleu, il fallait en profiter. Rapidement, il se dirigea vers le quartier où toute l'économie parisienne se retrouvait avec ces multitudes de petits troquets se répartissant dans ces ruelles où les Forts, comme se faisaient appeler ces géants, déchargeaient les charrettes débordantes de marchandises provenant des banlieues. Les maraîchers, hurlant leurs ordres, y venaient vendre leur production aux plus offrants. Sans doute arriverait-il après tout ce grand déballage ayant lieu, le plus souvent, dès l'aurore. Serait-elle encore là, à trimarder, pour y trouver de quoi faire son fricot ? Sylvain l'espérait tellement. Désormais, c'était même devenu sa priorité : retrouver cette femme qui l'avait mis au monde un jour de l'année 1849 et dont il ignorait l'existence, il y avait encore deux mois de cela. À vingt-neuf ans, il allait enfin retrouver sa génitrice. Tout avait été si vite. Son embauche aux chemins de fer, cet acte de naissance qu'on lui avait demandé et en un tour de passe-passe, il s'était retrouvé nanti d'une famille. Son père, il l'avait appris avec effroi, avait été le pire des malfrats que Paris eut engendré, mort sous l'échafaud de la honte. Et cette mère redevenue une gourgandine, ivrogne de surcroît, comme venait de lui révéler ce vieil homme. Pourquoi était-il donc venu là, à vouloir constater cette déchéance ? Il l'ignorait. Quelque chose le poussait, malgré lui, à la connaître.

Ayant contourné la rue du Jour, s'étant dirigé vers l'église Saint-Eustache, la seule du quartier et ô combien majestueuse, il tentait, désormais, de se diriger tout droit en vue du carreau des Halles. Pourtant, stoppé dans son élan par la curiosité, il ne put s'empêcher d'admirer l'édifice majestueux, avec son drôle de chevet et cette tour carrée la surmontant. Poussé par une soudaine envie d'en voir l'intérieur, il y pénétra, peut-être afin d'y faire une prière, la seule lui venant à l'esprit : retrouver cette mère inconnue qu'il aimait déjà. Plusieurs personnes se recueillaient dans la nef, des femmes surtout,

toutes vêtues de noir, priant pour leurs défunts pensa-t-il... Le gigantisme de l'édifice le surprit. La hauteur sous voûte était surprenante. Les murs collatéraux, très élevés, répandaient dans son vaisseau une douce luminosité bien égale. Sylvain en fut tellement ébahi qu'il restait coi, bouche ouverte, nez en l'air, devant tant de splendeurs, se demandant comment on avait pu construire une telle beauté dans un quartier aussi pauvre. Mais l'heure n'était pas au tourisme, il fallait se dépêcher et retrouver cette femme dont dépendait désormais son avenir.

Il se devait de la soustraire à cette vie indigne qui, depuis trop longtemps, était la sienne. Il lui était nécessaire de lui permettre d'avoir la même chance que lui-même. Ce serait un juste retour des choses malgré cet abandon, qu'il ne lui pardonnait pas encore, mais qu'il comprenait.

Arrivé enfin sur le carreau, Sylvain se mit à la recherche du regard. Il y avait tellement de monde se faufilant, tant bien que mal, entre les étals de toutes sortes. Quelques Forts portaient d'énormes caisses pleines à craquer de légumes. Plus loin, il remarqua quelque peu écœuré, plusieurs bouchers aux longs tabliers maculés du sang des viandes fraîches déchargées depuis d'énormes voitures réfrigérées par des pains de glace. Tous venaient de tous les coins du pays. Enfin, il découvrit, curieux, ces petites marchandes de quatre saisons faisant la queue pour être servies les premières afin de filer, dare-dare, vendre leurs marchandises sur leur drôle de carriole qu'elles tenaient fermement par les ridelles, à bout de bras ! Son regard allait partout à la fois. Il scrutait, une à une, toutes les silhouettes de femmes glanant quelques pommes de terre dans plusieurs caissettes jetées à même le sol, où pourrissaient toutes sortes de tubercules invendables. De loin, il lui sembla apercevoir un châle coloré de fleurs recouvrant le dos d'une vieille femme courbée sur une caissette. Était-ce elle ? Son cœur se mit à battre à toute volée. Sylvain ne savait que faire, oserait-il s'approcher, lui adresser, ainsi tout de go, la parole ? Il n'y tenait plus. C'était bien elle, il en était certain... La description faite par Ernest correspondait, sans contestation possible, à celle de Nicole Michelet.